A la douce mémoire
de notre vénérée Mère Saint-Olivier.

Reçu 22 décembre 1893

Que votre modestie soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche.
PH. IV, 5.

Son souvenir sera doux à la bouche de tous les hommes comme le miel.........
ECCLI, XLIX. 2

C'est dans la paroisse de Belœil (diocèse de Montréal) que naquit la douce et sainte Mère dont nous pleurons la perte depuis quelques mois. Le jour de son baptême on lui donna le nom de Françoise. Comme sa sainte patronne, elle devait pratiquer toute sa vie une dévotion tendre, confiante et persévérante aux saints anges, particulièrement à son ange gardien.

Elle fut la septième enfant d'une de ces familles patriarchales, où Dieu se plait à verser d'abondantes bénédictions. Les pieux parents se montrèrent attentifs à procurer d'abord une éducation solidement chrétienne, aux êtres chéris qui réjouissaient leur foyer. Monsieur Olivier Vandandaigue dit Gadbois voulut se faire lui-même le premier instituteur de ses enfants, et ce fut sous la direction paternelle que Françoise commença son cours d'étude.

On la confia dans la suite aux excellentes institutrices de la Congrégation de Notre-Dame. Au contact de ces ferventes religieuses, elle sentit se développer les germes de vocation que Dieu avait déposés dans son jeune cœur, au jour de sa première communion ; mais il fallait que la croix vint faire mûrir ce fruit précieux de la grâce, et l'heure de l'épreuve allait sonner pour la pieuse enfant.

Elle n'avait pas encore accompli sa quatorzième année, lorsqu'elle eut la douleur de perdre sa bonne mère. Obéissant alors au désir de son père, elle dut interrompre ses études pour se charger de la surveillance domestique. Madame Gadbois était morte peu après la naissance de son vingtième enfant. Françoise comprit la responsabilité de sa mission et résolut de l'ac-

complir avec tout le dévouement d'un cœur filial. Pendant sept années elle se constitua l'ange de la famille s'efforçant, par des actes journaliers d'abnégation, de faire revivre la joie dans cette demeure où ne résonnait plus la douce voix maternelle. Elle se dévoua avec tant d'amour au bonheur des siens, que ses frères et sœurs la regardèrent toujours comme leur seconde mère ; ils la pleurèrent comme telle le jour où elle les quitta pour se faire religieuse.

Monsieur l'abbé Jacques Odelin, curé de Belœil, avait été, autrefois, chapelain de notre communauté. Mademoiselle Gadbois l'ayant consulté au sujet de sa vocation, il lui conseilla de venir frapper à la porte de notre monastère. Monsieur Gadbois, chrétien avant tout, respecta l'appel du Maître, et malgré les déchirements de son cœur de père, il vint, plein de foi, offrir lui-même au Seigneur sa fille bien-aimée.

Notre communauté lui ouvrit ses portes avec empressement et bonheur ; car, outre ses qualités et plusieurs connaissances utiles, Mademoiselle Gadbois possédait une instruction qui la rendait, à cette époque, un sujet extrêmement précieux pour l'enseignement. Monsieur le Chapelain d'alors, pouvait déjà dire, en la désignant à nos mères : "Remerciez le bon Dieu de vous avoir envoyé cette petite postulante, *c'est un trésor*".

Dès les premiers jours, il fut facile de reconnaître en elle une aptitude rare à recevoir l'empreinte des vertus religieuses. Ses compagnes du noviciat remarquèrent bientôt son esprit intérieur, sa ponctualité aux observances, sa *fidélité dans les petites choses.* Elle aimait à faire plaisir à ses sœurs et à les obliger *gracieusement.* Elle était peu expansive, mais son humble gravité, sa grande bonté d'âme attiraient déjà tous les cœurs, et on ne craignait pas, au besoin, de s'adresser à elle en toute confiance. Les aînées mêmes du noviciat trouvaient, dans cette aimable compagne, une émule dont l'édifiante conduite les excitait à l'amour et à la pratique de nos saintes Règles. En voyait-elle quelqu'une dont les répugnances se manifestaient trop vivement, elle allait exhorter cette sœur défaillante, lui enseignant à chercher la force du devoir, dans la prière. "Quant à moi, dit-elle un jour, lorsqu'un point de règle me parait plus difficile, je vais devant la Sainte Vierge réciter les litanies de notre Père Saint Augustin, et je trouve immédiatement le courage de faire ce qui me coûte." Elle ajouta naïvement : "Je ressens ensuite une grande joie."

Cette petite novice semblait avoir le droit de tout dire à ses sœurs, tant était grand le prestige de sa vertu. Aussi prenait-on en bonne part les avertissements charitables qu'elle savait donner à propos. Sous l'influence de ses conseils et de ses exemples, combien de fois n'a-t-on pas vu telle ou telle faire un héroïque effort sur son caractère, pour rester calme, souriante et douce dans les occasions les plus contrariantes !

Après sa profession, elle fut employée auprès des élèves pensionnaires. Ce qui frappa d'abord l'attention des enfants, ce fut l'attitude si

religieuse de leur jeune maîtresse. Au premier aspect, on aurait pu croire, peut-être, que l'autorité lui faisait un peu défaut ; mais on découvrait vite quel empire exerçaient, sur ces petites espiègles, les charmes de sa douceur et l'irrésistible ascendant de ses vertus aimables. Un jour qu'une élève se montrait très émue d'une parole choquante adressée par une compagne, la bonne mère Saint-Olivier l'appelant *à l'écart*, selon sa coutume, lui dit en essayant de la calmer : "Allez donc plutôt devant le Saint Sacrement dire un *pater* et un *ave* pour celle qui vous a fait de la peine ; c'est le meilleur moyen d'oublier une injure." Ces petits sermons faits à propos et avec un calme parfait, produisaient tôt ou tard des fruits précieux.

Toutes ses anciennes élèves lui ont conservé, jusqu'à la fin, une cordiale vénération et une reconnaissance très profonde. Ici, nous ne pouvons résister au désir de citer un passage de la lettre que l'une d'entre elles — devenue religieuse ursuline— lui écrivait en 1863. (*)

" Vous ne sauriez vous imaginer, bien-aimée mère, combien votre petite " lettre m'a fait plaisir!..... Elle a fait vibrer toutes mes affections et re- " nouvelé mes plus chers souvenirs......Ah ! les souvenirs d'enfance sont " toujours les plus délicieux.... .

" Vous souvient-il encore, bonne mère, de ce soir où vous me montrâtes " à m'endormir comme le faisait le *petit Jésus ?* C'était au retour des va- " cances du jour de l'an. Il me semble encore vous voir auprès de mon " lit....et puis, avant de partir, vous me donnâtes un tout petit cornet de " dragées. Je vois bien à présent que c'était vos propres étrennes que " vous me donniez là...... "

La révérende Mère Saint-Olivier n'avait que neuf ans de profession, lorsque la communauté crut pouvoir se décharger sur elle de l'administration du temporel. On lui confia donc la charge de dépositaire et en même temps celle de discrète. Ce n'est pas que la nouvelle élue fut douée de talents très remarquables, mais elle possédait ce qui vaut infiniment plus : un esprit d'ordre parfait, un jugement droit, solide et éminemment religieux. Pendant les huit années qu'elle passa dans cet emploi si distrayant, elle ne négligea jamais ses exercices de piété. Elle avoua plus tard, à une de ses sœurs que, durant toute cette période, il ne lui était pas arrivé une seule fois de manquer la demi-heure d'oraison du soir. Quand elle prévoyait, pour le temps de la prière, quelques visites indispensables, ou autres affaires à règler, elle *prévenait* l'heure incomparablement plus importante où l'âme doit traiter avec son Dieu de *l'unique* affaire, la *seule nécessaire*.

Dans cet office, comme partout ailleurs, elle témoigna un grand respect pour l'autorité. Elle avait coutume de dire : " Ayons pitié des supérieures ; elles portent un lourd fardeau ; à nous de leur en adoucir le poids par notre soumission. "

(*) Melle Joséphine Tourangeau, en religion Sr Ste-Marguerite, décédée au Monastère de Québec, le 3 avril 1866.

Celle qui savait si bien obéir était digne de commander. Les charges d'assistante, de maîtresse de novices et de supérieure allaient bientôt lui échoir. Son humilité en souffrit toujours beaucoup. Chacune de ses réélections pour la supériorité lui paraissait un contre-sens dont elle ne put jamais saisir la cause. " Je ne sais comment il se fait, disait-elle souvent, que le bon Dieu m'ait choisie pour commander les autres. " Son commandement fut toujours très doux. Elle était ferme ; mais qu'elle était bonne !

On admirait en elle cette constante égalité d'humeur qui permettait à ses filles de l'approcher en tous temps. Elles étaient sûres d'en recevoir le même accueil souriant et bon, gracieux, affable et prévenant. Sous toutes les impressions elle conservait un extérieur grave, calme et doux. Sa modestie rappelait celle du divin Modèle qu'*on n'a jamais vu rire*, disent nos Constitutions, *mais bien sourire quelquefois*. On aurait pu dire de la Mère Saint-Olivier ce qu'on a dit d'un aimable saint : " Si le chapitre de la modestie venait à être effacé du livre des Règles, nous le retrouverions reproduit dans l'extérieur de notre bien-aimée Mère. " Sa tenue, ses mouvements, l'expression sereine de sa physionomie, tout en elle élevait à Dieu. Elle pratiquait si bien ce qu'elle a longtemps enseigné aux novices, qu'une religieuse doit porter partout *la bonne odeur de Jésus-Christ!*

On ne pouvait l'aborder sans se ressouvenir de ces paroles de l'Imitation : " Le royaume de Dieu est la paix et la joie de l'Esprit-Saint. .... Dieu visite souvent l'âme intérieure.... Il la console en lui montrant le fruit de ses épreuves..... " Cette bonne Mère, en effet, n'était pas exempte des peines intérieures dont Dieu afflige ses amis privilégiés. Redisons encore ici, à la louange de ce cœur généreux, que, sous la pression douloureuse des plus fortes angoisses, elle se montrait toujours pleine de charité pour les autres, attentive à prévenir leurs besoins et à leur procurer les adoucissements qu'elle ne refusait qu'à elle-même

Nous pourrions parler longuement de sa mortification ; qu'il nous suffise de rappeler que la Mère Saint-Olivier fut, dans toute la force du mot, une colonne de la vie régulière. L'admirable composition de toute sa personne lui était du reste une mortification continuelle. Cette vertu, comme toutes les autres que nous avons admirées en elle, consistait en de petits assujettissements, aussi pénibles qu'ils sont nombreux et variés ; mais nous connaissons la grande parole du divin Maître : "Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera aussi dans les grandes." Toujours nous l'avons vu pratiquer et recommander les *petites* vertus, corriger les *petites* fautes, prévenir les *petits* abus ; mais en répétant sans cesse qu'il n'y a rien de *petit* au service du bon Dieu. Saint-François de Sales disait, avec un accent qui n'appartient qu'à lui : " Peu et bon, peu et doux, peu et constamment, je n'exige rien de plus ni de moi ni des autres." C'était aussi la doctrine de notre Mère. A l'exemple du saint évêque de Genève, elle réussissait à rendre la vertu aimable. " Le bon Dieu aime à nous voir de *bonne humeur* à son

service " disait-elle souvent ; elle-même s'efforçait de communiquer aux autres cette joie sainte dont l'Esprit d'amour remplissait son cœur.

Rien ne lui était plus pénible que d'avoir à reprendre les manquements. Les novices de 1879 se rappellent encore avec émotion les premières paroles de cette chère Mère-Maîtresse en prenant charge d'elles. " J'espère, leur dit-elle, avec ce bon sourire qui lui était particulier, j'espère que nous allons être heureuses ensemble. Sachez bien que si parfois je suis obligée de vous faire de la peine, ce ne sera pas pour vous en faire."

Aucun fait extraordinaire n'a signalé les époques de son gouvernement, si on en excepte toutefois la journée désastreuse du 14 octobre 1866. On se rappelle que les flammes en incendiant, à cette date, la paroisse de St-Sauveur et en grande partie celle de St-Roch, cernèrent de bien près notre Maison sans oser l'attaquer. La Mère Saint-Olivier, profondément émue du sort de nos malheureux voisins, leur ouvrit la porte de notre Hôpital et les y accueillit en aussi grand nombre que le local pût le permettre.

Nos vénérables voisins et amis, les RR. PP. Oblats, victimes aussi de l'incendie, lui conservèrent toujours une grande reconnaissance pour le service qu'elle leur rendit ce jour-là, en mettant pour plusieurs semaines à leur disposition les chambres de notre infirmerie des prêtres.

Dans ses dernières années elle eut pour supérieure une de ses anciennes novices. Elle ne sut jamais voir que Dieu dans les représentants de sa divine autorité ; mais dans cette circonstance, ses témoignages de respect devinrent encore plus touchants et plus admirables. Elle se montrait si soumise et si pleine de révérence à l'égard de cette jeune supérieure que celle-ci en demeurait toute confuse. Une simplicité enfantine la faisait recourir à ses conseils, et elle recevait ses moindres avertissements avec un air et des paroles qui témoignaient bien de sa profonde humilité.

En 1888, la parenté religieuse de la révérende Mère Saint-Olivier, avait atteint un chiffre très élevé. Aujourd'hui le nombre toujours croissant de ses neveux, nièces et cousines départis dans plusieurs communautés de Montréal, de St-Hyacinthe, etc, doit approcher la centaine s'il ne la dépasse. Elle entretenait avec quelques-uns des relations très édifiantes ; elle les aimait d'une tendre affection et en était largement payée de retour ; mais nous allons voir, dans l'extrait d'une de ses lettres à une cousine, que cet amour n'avait sa source et son motif qu'en Dieu seul. Ce petit billet fut envoyé à la date du 26 Janvier 1888.

.... " J'ai entendu dire que des religieuses de la famille se proposaient " de demander la permission d'entrer dans le cloître, à l'occasion du cin- " quantième anniversaire de ma profession. Je viens vous prier aujourd'hui " de ne faire aucune démarche dans ce but.... et je compte sur votre obli- " geance pour faire savoir ce désir à toutes celles qui pourraient avoir, à ce " sujet, la même idée que vous. Oui, chère cousine, faisons, faisons encore " ce sacrifice pour l'amour du divin Maître ; il nous en saura gré, en rendant

" plus douce, plus aimable et plus agréable notre réunion là-haut, dans la
" patrie céleste... Le Seignenr ne se laissera pas vaincre en générosité.
" Au ciel, au ciel. la jouissance ! "

L'année même de son jubilé religieux, vit finir son dernier triennat de supériorité. Depuis plusieurs mois, on s'apercevait de la diminution de ses forces. Néanmoins la communauté, voulant encore bénéficier de son expérience et de ses sages conseils, lui laissa pendant trois ans la charge de discrète, après quoi elle dut se reposer.

L'inaction de la dernière partie de sa vie lui fut un long purgatoire. D'abord, elle pouvait, quoique misérablement, aller d'un endroit à un autre. Il arrivait souvent aussi que, malgré toutes ses précautions, elle ne pouvait s'empêcher de tomber. Qu'il était beau alors de la voir retenir toute plainte, et payer de son meilleur sourire la compagne charitable accourue à son secours ! mais la paralysie, qui poursuivait lentement son œuvre, réduisit enfin sa victime à une immobilité presque complète.

Pendant près d'un an, elle ne quitta son fauteuil que pour se mettre au lit. Dieu seul a su les souffrances intimes de notre Mère, pendant les longs jours d'ennui qui ont précédé sa bienheureuse mort. Elle puisait sa consolation dans la prière et dans la réception du pain des forts. Quatre fois la semaine, le Dieu de l'Eucharistie s'unissait à cette épouse fidèle, lui communiquant force et courage pour lutter contre la douleur. C'est alors surtout qu'il faisait bon de lui entendre redire : " Tout ce qui n'est pas vous ô mon Dieu, ne m'est rien."

Vers la fin du mois d'août de cette année, le mal fit en elle des progrès rapides. La paralysie avait gagné les intestins, annonçant une fin prochaine. Elle reçut les derniers sacrements avec une angélique piété, et attendit en paix l'arrivée de l'Époux. " Oh ! que je suis heureuse ! s'était-elle écriée après avoir reçu le saint Viatique, que je suis heureuse ! je suis tout à Dieu." Chaque religieuse allait tour à tour s'édifier auprès de cette couche, où s'éteignait une existence bien chère. On voulait y recevoir une dernière marque d'affection, avec l'assurance d'un maternel souvenir au ciel. L'aimable mourante donnait satisfaction à toutes : " J'ai beaucoup aimé la communauté, disait-elle avec un ineffable accent, je l'aime encore de tout mon cœur... je l'aimerai toujours... j'aime aussi toutes mes sœurs....." Ses souffrances étaient grandes ; son union avec Dieu continuelle. Elle n'avait plus la force de parler, mais on la voyait remuer les lèvres pour s'unir aux prières qui se faisaient autour d'elle.

Nous avons dit que la mère Saint-Olivier avait toujours aimé à faire plaisir ; elle a donné des preuves de cette gracieuse bonté jusqu'à son dernier jour. En voici le trait final :

C'était la veille de sa mort. Sur le soir, trois jeunes religieuses, ses anciennes novices dont deux étaient aussi ses nièces, s'approchèrent de son lit. La malade, alors plongée dans un profond accablement, ne paraissait

pas avoir même la force de donner signe de connaissance. " Chère Mère, dit l'une des visiteuses, ce sont trois de vos enfants qui viennent vous voir, "—et elle les lui désignait par leurs noms,—" ne pourriez-vous pas ouvrir un peu les yeux pour les reconnaître? " Aussitôt cette Mère tant aimée, toujours condescendante et bonne, fit un effort suprême, souleva péniblement ses paupières et regarda tour-à-tour en souriant ces jeunes Sœurs, comme pour leur faire comprendre qu'elle les aimerait toujours. Les larmes seules purent répondre à ce dernier témoignage d'affection......

Le lendemain matin, Monsieur le Chapelain entra pour lui renouveler la sainte absolution. Le râle de l'agonie avait commencé. A dix heures nous crûmes que la pieuse mourante touchait à sa fin. La Mère supérieure lui demanda si elle la reconnaissait. " Oui " répondit-elle avec effort. Là-dessus, on alla vite chercher Monsieur notre Confesseur qui accourut de nouveau l'assister une dernière fois.

A onze heures et demie, la communauté se hâtait de rentrer à l'infirmerie. C'était le moment suprême .....Quelques soupirs encore et..... l'exil avait pris fin pour cette âme bien-aimée.

Longtemps nous nous arrêtâmes à contempler les traits décolorés de notre Mère chérie. Nous ne pouvions détacher les yeux de cette douce figure où la paix des élus avait marqué son empreinte...... N'avions-nous pas à considérer, une fois de plus, combien *est précieuse, aux yeux du Seigneur, la mort de ses Saints!*......

Notre vénérée Mère Saint-Olivier comptait soixante dix-sept ans et dix mois d'âge; elle en avait passé cinquante six dans la sainte religion. Elle avait été huit ans dépositaire, trois ans assistante, dix-huit ans maîtresse des novices et quinze ans supérieure.

Que par la MISÉRICORDE du Cœur de Jésus,
son âme repose en paix!

De votre Monastère des Religieuses Hospitalières
de la Miséricorde de Jésus,
Hôpital-Général de Québec,
20 décembre 1893.